

80434

# POLTRONO,

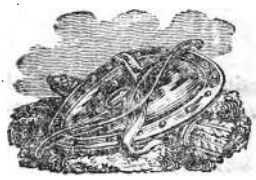
## TYRAN...

ON NE SAIT PAS D'OU,

IMITATION BURLESQUE D'

ANGELO, TYRAN DE PADOUE ;

PAR AUG. JOUHAUD.



**BRUXELLES,**

**AU MAGASIN THÉÂTRAL,**

**AUG. JOUHAUD, ÉDITEUR-IMPRIMEUR,**

*Passage de la Comédie, N° 9 ;*

*Et Rue de Pachéco, S<sup>o</sup>. 6, N° 33.*

1835.

---

# Personnages.

POLTRONO MALBATI, maire d'une petite ville.

CATHERINE BRAGADIN, sa femme.

LA BISTE, baladine célèbre.

C'EST-TROP-FAUX, son amant.

MOUCHARDINI, italien.

ADAGIO MONTE-AU-FA, musicien, ami de C'est-Trop-Faux.

LA REGINELLE.

ANNE.

Plusieurs hommes.

Petite ville de France. — 1835.

François Barbaro étant préfet.

*S'adresser pour la MUSIQUE de cette pièce, ou  
pour celle de tout autre vaudeville, à  
Aug. Jonhau, rue de Fachéco, 33.*

# POLTRONO.

DEUXIÈME JOURNÉE. — LE PASSE-PARTOUT.

Une guinguette illuminée en verres de couleurs.  
À droite, la maison. Vers la porte un banc de  
pierre. À gauche, un autre banc.

## SCÈNE PREMIÈRE.

LA BISTE, POLTRONO MALBATI, MOUCHAR-  
DINI, endormi sur le banc, une clarinette à  
côté de lui.

LA BISTE.

Oui, vous êtes le maître ici, M. le maire ;  
quand vous passez dans une rue, avec votre  
charpe, les fenêtres se ferment, les hommes  
s'enfuient, les femmes tremblent et les enfans  
pleurent. Bref, vous êtes honni, bafoué, dé-  
testé. — Mais parlons d'autre chose : je vous  
trouve original, vous êtes amoureux de moi  
et jaloux de votre femme.

POLTRONO.

Je suis jaloux aussi de vous, madame... ou  
mademoiselle.

LA BISTE.

De quel droit ? je passe ici pour votre maî-  
resse, mais il n'en est rien.

POLTRONO.

Votre bal est superbe, madame.

LA BISTE.

Ah ! je ne suis qu'une baladine : je donne  
une petite fête à mes camarades, je tâche de  
vous amuser, et vous faites une mine longue

d'une aune. J'ai beau prodiguer les cinquans, vous êtes toujours sombre. Riez donc, POLTRONO, d'un air sinistre.

Je suis pourtant extraordinairement gai. C'est votre frère, cet inconnu... que je ne connais pas ?

LA BISTE.

Oui.

POLTRONO.

Et l'autre ?

LA BISTE.

C'est son ami, Adagio-Monte-Au-Fa.

POLTRONO.

Votre frère s'appelle...

LA BISTE.

C'est-Trop-Faux.

POLTRONO.

C'est juste. Savez-vous, Biste, que vous avez dansé hier comme un ange... sans balancier. Je suis jaloux comme un turc. Ah ! Biste ! — Qu'est-ce donc que cet individu qui vous a parlé hier par la fenêtre ?

LA BISTE.

Cet homme, monsieur, c'est Gourдино-Tappe-Partout.

POLTRONO.

Mon sergent-de-ville ? — Que lui vouliez-vous ?

LA BISTE.

Voilà l'histoire. Vous savez ce que je suis ? une danseuse. Mais vous me croirez si vous voulez, j'ai eu une mère... *oglc.*

POLTRONO.

C'est possible. Et peut-être plus d'un...

LA BISTE.

Vous en avez sans doute eu une aussi?...

POLTRONO.

C'est probable.

LA BISTE.

Savez-vous ce que c'est qu'une mère? —

C'est une femme...

POLTRONO.

Je me le suis toujours laissé dire.

LA BISTE.

J'avais donc une mère. Une pauvre femme qui jouait de la serinette. Un jour, il paraît que dans la chanson qu'elle chantait, il y avait ce refrain :

« Nos députés sont des ventrus, etc.

Un député passa : « qu'on empoigne cette femme et qu'on la conduise au violon, avec sa serinette ! » Ma mère ne dit rien, prit sa relique (une dent de St.-François qu'un père jésuite lui avait donnée jadis,) et elle se laissa empoigner. Je la vois encore cette dent, elle avait un demi-pied de longueur sur trois pouces d'épaisseur, elle était en buis. Mon nom, *Biste*, était grossièrement gravé au bas avec la pointe d'un eustache...

POLTRONO, à part.

C'est la dent que ma femme a dans sa chambre à coucher... mais je suis censé n'avoir rien vu...

LA BISTE.

Il y avait avec le député une petite fille

qui le tenait par le pan de son habit ; la petite pleura, se jeta aux pieds de son père et obtint la grâce de ma mère. Quand ma mère fut libre, elle prit sa dent de Saint-François, — ma mère, — et la donna à cette petite, en lui disant : mioche, garde cette dent, elle te portera bonheur. Depuis ce temps, ma mère est défunte ; moi je suis devenue plus cossue, et je voudrais voir cette enfant. Qui sait ? elle est femme maintenant... elle en était bien capable... Elle lui aura gardé cette dent. Dans toutes les villes où je danse, je fais venir un sergent-de-ville, je lui conte l'histoire et à celui qui me la trouvera, je donnerai deux pièces de cent sous. Et voilà.

POLTRONO.

Deux pièces de cent sous : mais que donnerez-vous à la femme, quand vous la retrouverez.

LA BISTE.

Ma vie!... mon balancier ! si elle veut.

POLTRONO.

Mais à quoi la reconnaîtrez-vous ?

LA BISTE.

A la dent de ma mère.

POLTRONO.

Bah ! on la lui aura arrachée. (*Mouchardini ronfle.*) (*tremblant.*) ma... a... dame... il y a ...un homme-là...

LA BISTE.

Hé ! mon Dieu, oui... et qui ronfle... c'est mon pauvre Mouchardini... glc

POLTRONO.

Mouchardini... qu'est-ce que c'est que cela, Mouchardini ?

LA BISTE.

C'est une espèce d'homme, comme la Biste est une espèce de femme. Mouchardini, monsieur, c'est un joueur de clarinette qui m'a apporté dernièrement une lettre et un présent du bedeau de St.-Nicolas, qui est mon ami. Un cadeau tout *francé*... deux bouteilles de vin, une de blanc, l'autre de rouge. Le blanc est un petit vin qui vous tappe joliment, le rouge est du vin de Suresne coupé... c'est une galanterie, comme vous voyez. Du reste, le porteur est un innocent, un imbécille...

POLTRONO, inquiet.

Vous en êtes bien sûre ?

LA BISTE.

Ah ? ça, M. le maire, je n'ai jamais vu d'homme plus poltron que vous. Pour un rien vous changez de couleur... vous, une autorité!..

POLTRONO.

Raison de plus.

LA BISTE.

Tout vous fait trembler. Est-ce jalousie ou poltronnerie ?

POLTRONO.

C'est tous les deux.

LA BISTE.

Vous qui faites peur aux autres !

POLTRONO.

Seconde raison pour trembler. Ecoute,

Biste. Je suis maire, despote et souverain de ma petite ville. Je suis l'autocrate que M. le préfet a envoyé à cette fraction de son département. Je suis la patte du chat sur la souris. Au-dessus de la mairie, il y a la préfecture ; cette préfecture a des mouchards, une police secrète, des hommes qui vous surveillent, vous guettent, font des rapports, et si vous ne marchez pas droit, vous font donner de la pelle au...

LA BISTE.

Je comprends.

POLTRONO.

Des hommes qui n'ont rien qui puisse faire dire : voilà un de ces chenapans. Une fois dénoncé, on est empoigné. Une fois empoigné, au violon. Quelquefois on entend crier : « halte-là ! » c'est un homme à qui l'on met la main sur le collet. Passez vite alors, sinon les gourdins jouent leur rôle. Du reste, on danse, on chante, on s'amuse. Voyez-vous, Biste, ces hommes entreraient par le trou de la serrure. Souvent la nuit j'ai le cauchemar. Voilà mon étoile, Biste, étonnez-vous après cela que je sois poltron comme la lune. Il m'a été ordonné d'être sévère, je ne suis méchant qu'à condition d'être tyran, esclave de M. le Préfet. Je suis bien surveillé, allez. Oh ! la police secrète ! faites mettre du vin en bouteilles dans votre cave, la police en est déjà soûle. Madame, madame, ma servante est une



moucharde, mon adjoint est un mouchard, mon confesseur est un mouchard, la femme qui m'aime est une mouch...

LA BISTE:

Merci.

POLTRONO.

Oui, je vous le répète ; la police secrète a des yeux, des mains et des oreilles. Des mains qui tâtent et qui empoignent. Je ne suis pas sûr de ne pas voir demain un gredin qui ne sera qu'un vrai gredin, me dire : « tu es destitué et arrêté comme républicain, journaliste ou polonais. Plaiguez-moi et ne me demandez pas pourquoi je suis poltron. Vous connaissez la fable du pot de terre et du pot de fer ? je suis la cruche de terre et M. le préfet est l'autre. — Vous n'aimez personne au moins ?

LA BISTE, faiblement.

Non.

POLTRONO.

Vous dites mal ce non-là.

LA BISTE.

Je vais recommencer. (*Plus fort.*) Non !

POLTRONO, la fixant.

C'est beaucoup mieux...

LA BISTE.

Ne me regardez donc pas comme ça, vous louchez.

POLTRONO.

On vient... je m'en vas. (*Revenant.*) Vous êtes bien sûre de cet homme ? — C'est votre

frère qui vient... adieu... (*revenant encore.*)  
 Vous dites donc que vous êtes parfaitement  
 sûre de cet homme?... (*Il sort.*)

L'orchestre joue l'air : *Je tremble et je ne sais  
 pourquoi.*

## SCÈNE II.

LA BISTE, C'EST TROP-FAUX, MOUCHAR-  
 DINT, toujours endormi.

LA BISTE.

Ah! voilà mon C'est-Trop-Faux! mon bi-  
 jou, mon chéri!... Non! vieille bête; ce n'est  
 pas mon frère; c'est mon amant!... viens,  
 mon C'est-Trop-Faux, tu es si beau.

C'EST TROP-FAUX, avec fatigue.

Oui... on n'est pas trop mal...

LA BISTE.

Je veux que tu sois jaloux. Je suis jalouse,  
 moi. Il est jaloux, lui, ce Malbâti. Il parle  
 de sa jalousie, de pot de terre, de pot de fer  
 et d'un tas de choses... Il est fou ou bête.  
 Ah! si tu me faisais des traits, mon C'est-  
 Trop-Faux! ne me donne pas de rivale, je  
 lui arracherais les yeux.

C'EST TROP-FAUX.

Bonne et douce femme.

LA BISTE.

Tu es mon soleil. Oui parbleu! c'est mon  
 amant! ah! ouiche, mon frère! Tiens, je suis  
 folle, tu vois bien que je suis folle.

C'EST TROP-FAUX, à part.

Pauvre fille... sa raison... démenagée.

(On entend la musique du bal.)

LA BISTE.

Et mes invités que j'oublie. Dis-moi, tu n'es pas dans ton assiette ordinaire.

C'EST-TROP-FAUX.

Si.

LA BISTE.

Tu n'es pas malade ?

C'EST-TROP-FAUX.

Non.

LA BISTE.

Tu n'as peut-être pas déjeuné ?

C'EST-TROP-FAUX.

Si.

LA BISTE.

Tu n'es pas jaloux.

C'EST-TROP-FAUX.

Non.

LA BISTE.

Personne ici ne sait que je suis ton objet.

C'EST-TROP-FAUX.

Personne, excepté Adagio.

LA BISTE.

Notre compère. Celui-là est sur. Le voici, je te laisse avec lui. *(Elle sort.)*

SCENE III.

C'EST-TROP-FAUX, ADAGIO, MOUCHARDINI, toujours endormi.

ADAGIO.

Comme elle en tient pour toi, la danseuse.

C'EST-TROP-FAUX.

Elle m'embête, Je ne peux pas la souffrir, *Mouchardini ronfle.)* Quel est ce particulier qui ronfle-là ?

ADAGIO.

C'est une clarinette... Un innocent.

BA BURE, rentrant en courant à C'est-trop-faux..

Je n'ai plus qu'un mot à te dire... je ne te  
le dirai pas... à présent, je m'en vas.

(Elle sort.)

C'EST-TROP-FAUX, la regardant sortir.

Fais lui donc donner des douches.

ADAGIO.

Tu n'es pas gai, aujourd'hui.

C'EST-TROP-FAUX.

J'ai un secret... je te le dirai un autre jour.

Va-t-en. (*Adagio sort.*)(Mouchardini se lève et va se placer derrière  
C'est-Trop-Faux, qui s'est assis sur le banc.  
Mouchardini fappe sur l'épaule de C'est-Trop-  
Faux qui le regarde.)

## SCÈNE VI.

C'EST-TROP-FAUX, MOUCHARDINI.

MOUCHARDINI

Vous ne vous appelez pas C'est-Trop-Faux.  
 Vous vous appelez Ezzelin Romarin. Vous  
 êtes banni de France depuis 1830, comme  
 carliste renforcé. Il y a 7 ans, à Quimper,  
 vous vîtes dans une église une jeune fille.  
 Vous ne la suivîtes pas, parce qu'à Quimper  
 suivre une femme, c'est chercher un coup de  
 bâton. Vous vous aimiez et vous ne vous con-  
 naissiez pas. Vous vous êtes écrit et vous vous  
 êtes vus chez une femme... complaisante,  
 nommée Facilia. Votre objet resta pur quoi-  
 que grande dame. Une fille de pair, ne peut  
 épouser qu'un fils de maire. Elle n'était pas

pour vous. Vous sûtes qu'on l'avait mariée, mais vous ne pûtes savoir le nom du mari. Vous quittâtes Quimper. Il y a 2 mois vous êtes venu ici avec cette baladine qui passe pour votre sœur. M. le maire, Poltroné Malbâti, s'est épris d'elle, et vous, voici votre histoire : Un jour... qu'il faisait nuit, une femme voilée vous a mené sur les remparts, dans une guérite en disponibilité. Dans cette guérite, vous avez trouvé la particulière de Quimper, cachant toujours son nom. Catherine et voilà tout. Un autre jour, vous avez inutilement monté la garde dans la guérite, elle n'est pas venue ; et vous concevrez facilement la chose quand vous saurez que son mari la tient enfermée. Vous ne la verrez jamais. — Voulez-vous la voir ce soir ?

C'EST-TROP-FAUX.

Qui es-tu ?

MOUCHARDINI.

Ca ne te regarde pas. Une fois, deux fois ; tu ne veux pas la voir ?

C'EST-TROP-FAUX.

Si ! Si ! la voir !... rien qu'une heure et... m'en aller...

MOUCHARDINI.

Tu la verras.

C'EST-TROP-FAUX.

Où ?

MOUCHARDINI.

Chez elle.

C'EST-TROP-FAUX.

Tu serais si gentil si tu me disais son nom.

MOUCHARDINI.

Chez elle, tu le sauras, et de reste.

C'EST-TROP-FAUX.

Ah! tu tombes des nues!

MOUCHARDINI.

Au lever de la lune, trouve-toi au cabaret  
de la pomme d'or. J'y serai. Je te conduirai.

C'EST-TROP-FAUX.

Merci. Décidément, tu ne veux pas me  
dire qui tu es?

MOUCHARDINI.

Un imbécille.

C'EST-TROP-FAUX, le regardant sortir.

Hé bien, je m'en étais douté.

(Air: Ah! cadet-là quelle mine il a.)

SCÈNE V.

C'EST-TROP-FAUX, LA BISTE, puis MOU-  
CHARDINI.

LA BISTE.

C'est encore moi, mon chéri...

C'EST-TROP-FAUX, bas.

Est-elle embêtante, celle-là! Je m'en vas,  
(Il sort.)

LA BISTE, seule.

Hé bien, il est honnête,

MOUCHARDINI, paraissant.

Le C'est-Trop-Faux s'appelle Ezzelin Ro-  
marin, l'inconnu est un ex-frère ignorantin,  
l'imbécille n'est pas un sot, l'homme qui  
ronfle est un matou qui guette la souris, œil  
pour voir, oreille pour entendre. Cette clari-  
nette est un instrument qui rend les sons

qu'on veut, le cœur d'un homme est aussi un instrument dont on peut jouer. Donc, l'homme est une clarinette.

LA BISTE.

Qu'est-ce que cela veut dire?

MOUCHARDINI.

Cela veut dire que si vous perdez votre bijou, vous le retrouverez cette nuit sans le faire sonner, ni mettre sur les petites affiches.

LA BISTE.

Chez une femme?

MOUCHARDINI.

Blonde, tirant sur le châtain.

LA BISTE.

Qui es-tu?

MOUCHARDINI.

Je ne sais pas.

LA BISTE.

Ah! tu mens comme un arracheur de dents. Tu me dis ça pour m'en tenir une... Tu enrage de voir que ça ne prend pas.

MOUCHARDINI.

Vous savez que Malbâti porte à son cou un ruban jaune au bout duquel est un trousseau des clefs de sa maison. Demandez-lés lui, sans avoir l'air...

LA BISTE.

Je ne demanderai rien du tout. Tu es un imposteur, un Tartuffe! va-t'en!

MOUCHARDINI.

Voici le maire. Quand vous aurez les clefs, je vous expliquerai la manière de s'en ser-

viv. (il sort, sur l'air : la clé, la clé, vive la clé.)

## SCÈNE VI.

LA BISTE, POLTRONO.

POLTRONO.

Je cherche ce Gourding Tappe-partout...

LA BISTE, à part.

Amenez ça adroitement. (Haut.) Malbâté, je vous aime !

POLTRONO, tout ébahi.

Pas possible !

LA BISTE.

Je vous adore et parole d'honneur ! — Tiens, vous avez un joli ruban...

POLTRONO.

Ah ! Biste, j'en perdrai la tête.

LA BISTE, prenant les clefs.

C'est bon. Qu'est-ce que c'est que ça ?

POLTRONO.

Des clefs, probablement.

LA BISTE.

Vous m'étonnez. — Ah ! puisque ce ruban tient à des clefs, gardez-le.

POLTRONO.

Est-ce qu'il vous donnait dans l'œil ? Je vais le détacher du trousseau. Avez-vous des ciseaux.

LA BISTE, vivement.

Non. Je le découdrai moi-même, et je vous rendrai les clefs demain. Mais vous en aurez peut-être besoin.

POLTRONO.

Non, j'en ai de rechange.



LA BISTE.

Tenez, voilà Gourдино Tappe-Partout qui vous cherche. Il vous fait signe.

POLTRONO.

Vous m'aimez donc ?...

LA BISTE, continuant.

De loin. *(Poltrono sort.)*

SCENE VII.

BISTE, MOUCHARDINI.

LA BISTE.

J'ai les clefs!

MOUCHARDINI, les examinant.

Oui, c'est bien le passe-partout. Il y a derrière la maison du maire un petit hangar. Cachez-vous au milieu des fagots, on ne vous remarquera pas. A minuit, j'irai vous chercher.

LA BISTE.

Tiens, voilà pour boire.

MOUCHARDINI.

Merci. Je vous montrerai la porte et vous irez toute seule.

LA BISTE.

Qu'est-ce que je trouverai après la première porte?

MOUCHARDINI.

La seconde.

LA BISTE.

Et après la seconde?

MOUCHARDINI.

Probablement, la troisième.

LA BISTE.

Et après la troisième?

MOUCHARDINI.

Sans doute le mot de la charade.  
 (L'orchestre joue l'air: je n'y puis rien comprendre.)

## LEUXIÈME JOURNÉE.

## LA DENT DE SAINT-FRANÇOIS.

Une chambre à coucher. Dans une alcove, à gauche, un lit. À droite, une fenêtre; du même côté, une porte masquée dans la tapisserie; auprès une énorme dent en bois accrochée au mur. Entre cette porte et le lit, une autre petite porte. Table, chaises. — Clair de lune.

## SCÈNE PREMIÈRE.

ANNE, LA REGINELLE, puis MOUCHARDINI.

LA REGINELLE.

Où, Anne; un espion, un infâme espion, s'est permis d'aimer madame, de lui écrire. Madame l'a fait mettre à la porte.

ANNE, sortant.

Et elle a bien fait.

LA REGINELLE, la croyant toujours là.

Mais ne fais pas de cancan, Anne; car de toute la maison, il n'y a que cette chambre où l'on n'est pas espionné.

MOUCHARDINI, entrant par la porte masquée qui tourne sur pivot,

Tu te trompes.

LA REGINELLE.

Ah! mon Dieu!... au voleur!..

MOUCHARDINI.

Tais-toi. (Il ouvre sa redingote, et montre son ceinturon où sont gravés ces mots: Police secrète.) Te voilà muette, n'est-ce pas?

(*Montrant toutes les portes l'une après l'autre.*) Où donne cette porte ?

LA REGINELLE.

C'est la chambre à coucher de monsieur.

MOUCHARDINI.

Et celle-ci ?

LA REGINELLE.

C'est un escalier dont monsieur seul a la clef.

MOUCHARDINI.

Et celle-ci ?

LA REGINELLE.

C'est la garde-robcs de madame.

MOUCHARDINI.

Y a-t-il une issue à cette armoire ?

LA REGINELLE.

C'te bêtise !

MOUCHARDINI.

Va te coucher. Tu ne reparaitras plus. Tu peux te déshabiller. Tu n'as rien vu, rien entendu. Le chat joue avec la souris.

LA REGINELLE.

Nous n'avons ici ni chat ni souris.

MOUCHARDINI.

Tais-toi... c'est une attrape.

LA REGINELLE.

Ah ! mon Dieu ! qui est-ce donc qu'on va empoigner ?

MOUCHARDINI.

Toi, si tu parles. (*La reginelle sort. Mouchardini fait tourner la porte masquée.*) M. C'est-Trop-Faux ; vous pouvez monter. Prenez garde de vous casser le cou.

## SCÈNE II.

**MOUCHARDINI**, C'EST-TROP-FAUX, enveloppé dans un vieux carrick.

C'EST-TROP-FAUX.

Quel escalier !.. et sans chandelle ! où suis-je ?.. où vais-je ?..

**MOUCHARDINI.**

Peut-être recevoir une volée. Parlons sans préambule : vous êtes chez le maire, dans la chambre à coucher de la maïresse qui est votre objet et qui s'appelle Catherine Bragadin, épouse légitime de Poltrono Malbâti.

C'EST TROP FAUX.

Cette chambre !.. ce lit ! Ciel !

**MOUCHARDINI.**

Si vous avez peur, décampez.

C'EST-TROP-FAUX, d'un air inquiet.

Peur !.. si donc !.. vous ne me laisserez pas seul ici ? — Dieu sait si vous ne me jonez pas quelque mauvais tour.

**MOUCHARDINI.**

Vous souvient-il qu'un homme près de tomber dans la rivière, a été saisi par une jambe au moment où il allait faire la culbute ?

C'EST-TROP-FAUX.

Un ivrogne ?

**MOUCHARDINI.**

C'était moi.

C'EST-TROP-FAUX.

Alors, j'ai confiance. Mais, quand et où la verrai-je ?

**MOUCHARDINI.**

Dans un quart-d'heure, ici. N'allez pas faire

quelque gaucherie. Là, au fond, est la chambre à coucher du maire. Vous pourrez crier tout à votre aise; il a le sommeil très-dur. Demain matin je viendrai vous ouvrir la porte. Je garde la clef et pour cause. Je ne vous conseille pas de sauter par la fenêtre; il y a au bas un chien-dogue qui vous saisirait aux mollets.

O'EST-TROP-FAUX.

Je l'en défie.

MOUCHARDINI.

Cachez-vous derrière les rideaux. Vous vous montrerez quand vous entendrez votre réplique.

C'EST-TROP-FAUX.

Ah! comment pourrai-je payer un tel service? Que veux-tu? de l'or? je n'en ai pas; de l'argent? pas davantage. Veux-tu ma tête?..

MOUCHARDINI.

Qu'est-ce que j'en ferais?.. elle est fêlée.  
(Il tire de sa poche une énorme lettre qu'il pose sur la table sans être vu, et sort.)

SCÈNE III.

CATHERINE, ANNE, C'EST-TROP-FAUX, caché derrière les rideaux.

CATHERINE.

Plus d'un mois! ANNE. Si je pouvais dormir, je ferais des rêves, et tu me les expliquerais. Je souffre trop. Ferme la fenêtre. Je ne le verrai plus... j'ai ma tête qui brûle. Ouvre la fenêtre. Et je suis enfermée! Autrefois, je le voyais de tems en tems pendant

une heure. Cet heure était le vent du nord qui me soufflait au visage. Ferme la fenêtre. Et puis, moi, je ne danse pas, je ne pense qu'à l'amour, je ne vois que C'est-Trop-Faux.

C'EST-TROP-FAUX, bas.

C'est trop juste.

CATHERINE.

Il n'est pas beau, mais c'est un amant, mes yeux sont faits à son visage. Au lieu qu'un mari, c'est toujours laid... le mien surtout; il est horrible! il ressemble à Robert Macaire. Aussi, je le déteste! c'est ma bête noire.. (*Anne baille.*) Je t'ennuie... va te coucher. Je me délaceraï toute seule. Bonne nuit.

ANNE.

Ne faites pas de mauvaise rêve. (*Elle sort.*)

#### SCÈNE IV.

CATHERINE, C'EST-TROP-FAUX, caché.

CATHERINE.

Il y avait une complainte qu'il chantait si bien, Il avait une basse-taille superbe! (*prenant une vieille guitare.*) Voici l'air, je crois.. (*Elle joue l'air : cocu, cocu mon père.*) Si cet air allait réveiller mon mari!...

C'EST-TROP-FAUX, chantant derrière les rideaux.

Je t'adore ange et femme,

Par toi, j'ai au complet.

J'ai d' l'amour pour ton ame

Et deux yeux pour les attraits.

CATHERINE, laissant tomber sa guitare.

Ciel!

C'EST-TROP-FAUX, continuant.

J'suis là, depuis une heure,

Ecoute, s'il te plaît,  
 Ton amoureux qui pleure,  
 Mais c'est comme s'il chantait.

CATHERINE.

Cette voix !.. C'est-trop-Faux !

C'EST-TROP-FAUX, paraissant et jetant son carriek  
 derrière lui.

Catherine! (*il tombe lourdement à ses  
 pieds, et enfonce la guitare.*)

CATHERINE.

Vous ici ! Dieu ! vous risquez votre tête.

C'EST-TROP-FAUX.

Celle de votre mari court plus de dangers  
 que la mienne.

CATHERINE.

Après tout, tu as bien fait de venir. Une  
 heure avec toi, et ensuite que ce ciel de lit  
 me tombe sur la tête, s'il veut ! mais qui t'a  
 fait entrer ?

C'EST-TROP-FAUX.

Un ivrogne à qui j'ai sauvé la vie.

CATHERINE.

Regarde-moi donc que je te voie. Tu me  
 trouve bien maigrie, n'est-ce pas ? Et toi, je  
 te trouve engraisé.

C'EST-TROP-FAUX, à part.

Si elle savait que je me suis consolé avec  
 la danseuse. (*Haut.*) Vivre loin de toi, c'est  
 ne pas voir clair en plein midi, c'est se cou-  
 cher sans chandelle, c'est ne plus boire, ne  
 plus manger, ne plus sentir, être une véritable  
 brute. Ce que j'ai été, le voilà.

CATHERINE.

Et moi aussi ! et moi aussi ! et moi aussi !

C'EST-TROP-FAUX.

Je te crois ; voilà trois fois que tu me le dis.

CATHERINE.

J'ai tant de choses à te raconter ; je ne sais par où commencer ?

C'EST-TROP-FAUX.

Eh bien, commence... par le commencement.

CATHERINE.

J'y avais pensé. Quand je t'ai vu, je t'aurais bien sauté au cou, mais tu as défoncé ma guitare et ça m'a saisie. Assieds-toi donc. Je n'ai plus peur. Comment as-tu su mon adresse ? Rien ne t'embarrasse. Tu n'es pas si bête que tu en as l'air. Oh ! dis ! tu reviendras demain ?

C'EST-TROP-FAUX.

Tous les jours... c'est-à-dire toutes les nuits. Deux bonnes têtes comme les nôtres, Catherine, c'est quelque chose de pittoresque que dieu ne voudrait pas déranger. Tout le monde dort excepté nous... et les voleurs.

CATHERINE.

Et puis, il y a des occasions où l'on ne pense à rien. C'est-Trop-Faux, on ne meurt pas de plaisir, car tu aurais reçu mon billet de faire part. Tout est bouleversé dans ma tête ; je t'ai dit tant de choses, et le diable m'emporte si je sais ce que je t'ai dit.

C'EST-TROP-FAUX.

Est-ce que je le sais, moi ?



CATHERINE.

Non, tiens, ne me parle pas.

C'EST TROP FAUX.

Tu parles toujours.

CATHERINE.

Tais-toi, je te regarde, tais-toi, je t'aime, tais-toi, je suis heureuse, tais-toi, je...

C'EST TROP FAUX.

Tais toi, tais-toi, tais-toi... je ne peux pas placer un mot.

CATHERINE, apercevant la lettre.

Est-ce à toi, ce billet ?

C'EST TROP FAUX, regardant la lettre.

Non. Pas d'adresse.

CATHERINE, lisant.

« Il y a des gens qui ne s'enivrent qu'avec du champagne.

C'EST TROP FAUX.

C'est à mon ivrogne.

CATHERINE, continuant.

« Il y en a d'autres qui veulent une vengeance hors du commun. Madame, un mouchard qui aime est fort peu de chose, un mouchard qui se venge, ne se mouche pas du coude. » Je connais ces pattes de mouches... c'est un coquin qui a voulu m'en conter et que j'ai fait mettre à la porte. Cet individu s'appelle Mouchardini. C'est un mouchard.

C'EST TROP FAUX, jurant.

Non, d'une mouche!!!

CATHERINE.

Nous sommes enfoncés ! (regardant par la croisée.) Ah ! éteins la lampe.

C'EST TROP FAUX.

Qu'est-ce ?

CATHERINE.

Je vois une lumière.

C'EST TROP FAUX.

C'est quelque réverbère !

CATHERINE, prêtant l'oreille.

Je crois entendre marcher dans l'escalier.

C'EST TROP FAUX.

Je donnerais tout au monde pour être chez moi.

CATHERINE.

Par où es-tu entré ?

C'EST TROP FAUX.

Par une porte dont ce coquin a emporté la clef. Je vas me cacher là.

CATHERINE.

C'est chez mon mari.

C'EST TROP FAUX, revenant.

Sautons par la fenêtre.

CATHERINE.

La boule-dogue est au bas.

C'EST TROP FAUX.

Cruelle alternative ! le chien, le mari... le mari, le chien !... ah ! cette porte.

CATHERINE.

C'est ma garde-robes... il n'y a pas d'air.

C'EST TROP FAUX.

Je respire... et j'y entre. *(Il s'y précipite.)*

CATHERINE.

Mettons la clichette. La curiosité le ferait peut-être sortir, et il éventerait la mèche. Ma chambre est donc une promenade publique ?

On va, on vient. Cachous-nous. On met la  
 clef dans la serrure. Si c'était un esprit! Je  
 vas me cacher sous ma couverture.

( Elle se couche et ferme les rideaux. Entre la Biste  
 pâle, une lanterne sourde à la main. )

## SCÈNE V.

CATHERINE, LA BISTE.

LA BISTE.

La lampe fume encore. — Elle fait semblant  
 de dormir... ( Elle heurte la porte de l'ar-  
 moire. )

CATHERINE.

Qui va là?

LA BISTE.

C'est la maîtresse du maire, qui est mai-  
 tresse de la femme du maire. Qui va là? c'est  
 une danseuse, une banquiste, comme vous  
 nous appelez, qui tient dans ses griffes une  
 belle dame qui va payer les pots cassés.

CATHERINE, se mettant sur son séant.

Je vous jure, madame, qu'il n'a rien cassé  
 du tout.

LA BISTE.

Faites donc la mijaurée quand vous avez  
 un galant chez vous.

CATHERINE.

Peut-on dire...

LA BISTE.

Ne mentez pas. Voilà encore vos deux  
 chaises. Il fallait les remettre en place. Vous  
 n'êtes pas assez malins.

CATHERINE.

Je ne sais qui me retien t.

LA BISTE.

Ne me touchez pas. Ah ! madame la vertu, vous ne valez pas mieux que moi. Je vous prends votre mari, vous me prenez mon amant ; je perds au change, comme vous voyez. Nous ne trompons personne, nous, parce qu'il est reconnu que nous trompons tout le monde ; c'est notre instinct. Vous, vous trompez vos maris, vous tromperiez le bon dieu, si le bon dieu vous avait épousées. Oh ! les honnêtes femmes ! elles vont à la messe avec un voile sur le nez. Prenez garde de les toucher, de les salir. Levez le voile, il y a des joues, frottez les joues, il y a du blanc et du rouge. — Où est-il ?

CATHERINE.

Qui ?

LA BISTE.

Lui.

CATHERINE.

Je ne le connais pas.

LA BISTE.

Il y a une porte-là.

CATHERINE.

C'est ma garde-robés.

LA BISTE.

Le voile.

CATHERINE.

Elle ne renferme que des objets de toilette.

LA BISTE.

Le blanc.

CATHERINE.

Que trouvez-vous de surnaturel?..

LA TISSE.

Le rouge. — ( *Il percevant le carrick.* ) C'est à vous ce carrick ? ce n'est pas un carrick, n'est-ce pas ?.. malheureusement tous les carricks se ressemblent, sauf la couleur, le drap et la façon. Le nom du particulier ?

CATHERINE.

Je n'y suis pas du tout.

LA TISSE.

Quel toupet ! c'est votre garde-robcs, c'est ?  
Eh bien, faites-moi voir vos robes.

CATHERINE.

Pourquoi ?

LA TISSE.

Parce que..

CATHERINE.

J'ai perdu la clef.

LA TISSE.

C'est sans doute le mari qui l'a. ( *Crieant.* )

Poltrono ! Poltrono ! Poltrono !

CATHERINE, se jetant devant la porte.

Non, vous ne frapperez pas à cette porte.

( *A part.* ) Heureusement qu'il dort comme un sourd. ( *haut.* ) C'est un coquin que ce monchard, on ne croit pas un monchard. Ne réveillez pas mon mari. Il est si brutal ; il me battrait. Je ne suis pas ce qui s'appelle coupable. N'éveillez pas le chat qui dort, je vous en prie, je vous en prie, je vous en prie, je vous en prie.

LA TISSE.

Eh ! je ne suis pas sourde. M, le Maître !..

CATHERINE

Taisez-vous donc!... car il est homme à me rouer de coups. Laissez-moi le temps de faire une prière, là... Vous ne savez pas, j'ai une dent...

LA BISTE.

Je le crois bien... à 25 ans.

CATHERINE.

Vous ne me comprenez pas... une grosse dent...

LA BISTE, se précipitant sur la dent de St. François.

Une grosse dent!.. d'où vous est-elle poussée? Qui vous a donné cette dent? comment cette dent s'est-elle introduite ici?

CATHERINE.

Vous regardez le nom qui est à la racine, c'est *Biste*... ni vu, ni connu... une pauvre femme dont j'ai obtenu la grâce, m'a donné cette dent.

LA BISTE, l'examinant.

Ciel! c'est bien la dent de ma mère!  
(Poltrono paraît à la porte du fond, en pet-en-l'air et en bonnet de coton.)

CATHERINE.

Mon mari!... enfoncée!

## SCÈNE IV.

CATHERINE, LA BISTE, POLTRONO.

POLTRONO, tout endormi.

On ne peut donc pas dormir tranquille?... est-ce qu'il y a émeute par ici?... au nom du roi je vous arrête! Ah! c'est vous, madame! vous êtes donc somnambule? (*tremblant.*) Est-ce qu'il y aurait quelqu'un chez vous?

(tirant les rideaux.) S'il n'y a personne, là, qu'on réponde.

LA BISTE, s'avancant.

C'est moi.

POLTRONO.

Vous, Biste, à une heure indue?..

LA TISBE, à part.

Faisons-lui une couleur. (Haut.) Apprenez que, cette nuit, des hommes devaient se rassembler pour s'introduire dans votre chambre, et vous rosser d'importance...

CATHERINE, à part.

Qu'est-ce qu'elle chante donc?

POLTRONO, tremblant.

Là!.. avais-je tort d'être poltron? — Comment avez-vous pu entrer ici?

LA BISTE.

N'avais-je pas vos clefs?

POLTRONO.

C'est juste. — Mais ce carrick.

LA BISTE.

C'est un carrick que j'ai loué.

POLTRONO.

Quand je dis que j'ai toujours un pan de mon pet-en-l'air pris dans un gûet-apens! — Mais expliquez-moi...

LA BISTE.

Pas d'explications. Allez passer la nuit dans la première auberge; ils croiront vous rosser dans votre lit, et ils n'y trouveront que votre bonnet de coton.

POLTRONO.

J'ai envie d'y faire coucher mon adjoint.

Il est juste qu'il partage les bénéfices de la place. Je sors bien vite... attendez que je prenne mes pistolets... il n'ont pas de chiens, mais ça en impose... d'ailleurs, je prendrai mon boule-dogue.

LA BISTRE, des à Catherine.

Faites-le déguerpir par où je suis entrée. Voici le passe-partout.

POLTRONE.

Je vous attends, sortons...

LA BISTRE, regardant la porte de la garde-robe.

Si je pouvais le voir sortir.

POLTRONE, à Catherine.

A demain, chère amie ; quand ces coquins s'endormiront, tu leur diras que j'ai dû m'absenter... que des affaires pressantes... Enfin tu m'excuseras le mieux que tu pourras... Partons...

CATHERINE.

Est-ce que je dors tout éveillée ?..

(Air : Ah ! maman que je l'échappe belle.)

## TROISIÈME JOURNÉE.

### LE BLANC POUR LE ROUGE.

La chambre de Catherine. Les rideaux de lit sont fermés.

### SCÈNE PREMIÈRE.

LA BISTRE, seule.

Le maire me fait appeler. Que me veut-il ? Me voilà encore dans cette chambre. Il était là... y était-il, au fait?... je n'en sais rien. Si j'étais sûr que ce fut lui je le dirais



au mari... Non ! je me jetterais dans la rivière.

## SCÈNE II.

LA BISTE, POLTRONO.

POLTRONO, tout effaré.

Où, Biste... je le suis !...

LA BISTE.

Ah ! mon Dieu ! quel air !...

POLTRONO.

En deux mots, voilà : ma femme a un galant, ma femme m'a fait...

LA BISTE.

Pas possible !...

POLTRONO.

Voici comment j'ai découvert la chose : *(il ôte son chapeau.)* Un espion qui jouissait d'une réputation d'ivrogne, a été retiré mort, ce matin, de la rivière, où il sera tombé étant ivre. On a trouvé sur lui un billet doux qu'il aura intercepté et qu'il devait me remettre. Ce billet doux est adressé à ma femme.

LA BISTE, vivement.

Par qui ?

POLTRONO.

C'est une lettre anonyme.

LA BISTE.

Est-elle signée ?

POLTRONO.

Non ! mais vous connaissez peut-être l'écriture. *(Il tire la lettre de sa poche.)* Le style est brûlant d'amour ! c'est tout set !

LA BISTE.

Elle est toute mouillée.

POLTRONO.

Je le crois bien, elle sort de l'eau. Je suis furieux, Biste ! Il y a un blanc-bec qui a osé faire la cour à ma femme ! Il y a un clamping qui a osé détériorer le plus beau front des Poltrono. Pour savoir le nom de l'individu je donnerais... ta vie, ma place, mon petit doigt... si je n'avais pas peur de me faire du mal.

LA BISTE, prenant la lettre avec impatience.

Mais voyons donc l'écriture. (*A part.*)  
C'est lui ! (*levant.*) « ma chatte....

POLTRONO.

O trahison !

LA BISTE, continuant.

« C'est notre bon ange qui nous a sauvés cette nuit de ton imbécille de mari... » C'est vous... « et de cette espèce de femme. » (*A part*) Espèce de femme !...

POLTRONO.

Hé bien, connaissez-vous le griffonnage ?

LA BISTE, lui rendant la lettre.

Inconnu.

POLTRONO.

O fureur ! je vais faire battre la générale, convoquer la garde nationale, arrêter toute la ville ! Je cite ma femme devant les tribunaux ; je fais insérer dans le journal du département que Catherine Bragadin qui avait épousé un homme respectable n'a pas craint de te...

LA BISTRE.

Y pensez-vous?... quel scandale !...

POLTRONO.

Vous avez raison. La colère me fait dire des bêtises... mais il faut que je me venge d'abord de ma femme, en attendant que je sache le nom du galant. Il me vient une idée. — J'ai au fond de mon jardin un corps de bâtiment qui a servi autrefois de prison, je vais y enfermer ma femme.

LA BISTRE.

Bien pensé.

POLTRONO.

Mais pour ne point avoir recours à la violence, je pense qu'il serait convenable de lui faire prendre quelque chose qui l'endormit pendant une couple d'heures. De cette façon, on la transportera sans bruit dans son nouveau domicile, d'où elle ne sortira que lorsqu'elle aura fait connaître son complice.

LA TISBE.

Excellent !

POLTRONO.

Vous m'avez parlé ce matin de deux bouteilles de vin que le bedeau de St. Nicolas vous a données. Prenons le vin rouge et mêlons-y du narcotique ; ce qu'il faut pour l'endormir pendant quelques heures ; et ce soir, pour l'enlever, vous me trouverez un homme sur lequel je puisse compter, un homme de confiance qui ne nous fasse pas de farces...

LA MÈRE.

Le paillasson de ma troupe...

POLTRONO,

Soit. Envoyez chercher le vin.

LA MÈRE,

Je vais le préparer moi-même.

POLTRONO.

Il me vient encore une idée, une excellente idée : pour lui faire avouer le nom de son séducteur, effrayons-la ; faisons-lui croire qu'elle va périr et que le vin est du poison.

LA MÈRE.

De mieux en mieux. Du poison, c'est convenu. *(Elle sort.)*

## SCÈNE III.

POLTRONO, CATHERINE.

CATHERINE.

Du poison ! pour qui ?

POLTRONO, prenant un ton de mélodrame.

Pour vous.

CATHERINE.

Mourir ! c'est donc vrai ! en instant ! il n'est pas l'heure, il n'est pas l'heure, il n'est pas l'heure.

POLTRONO.

Vous vivrez, mais à une condition. Vous me direz qui vous a écrit cette lettre. Nommez-moi le particulier ! livrez-moi le particulier.

CATHERINE, changeant la conversation.

Il fait bien froid aujourd'hui...

POLTRONO.

Il ne s'agit pas de froid ni de chaud ! vous

voyez que je suis bouillant de colère. Je vais vous laisser la lettre, écrivez au bas le nom de l'individu, sinon, ni ni, c'est fini! décidez-vous. Vous avez un quart-d'heure.

CATHERINE.

Une heure ?

POLTRONQ.

Un quart-d'heure! c'est une tête de plomb qui vous parle. Un quart-d'heure! (*à part.*) Comme je jouerais les tyrans! (*En sortant il met un pistolet sur le lit, sans que Catherine s'en aperçoive.*)

SCÈNE IV.

CATHERINE, seule.

Le barbare!.. il m'enferme ! Il met le verrou! n'avoir plus qu'un quart-d'heure à vivre! (*Elle tombe sur une chaise.*) Un quart-d'heure et puis mourir... comme on est mal sur ces chaises... c'est dur. Je vais me mettre un moment sur mon lit. (*Elle ouvre les rideaux.*) Que vois-je ?.. Dieu!... un pistolet-monstre!... je n'ose plus me coucher. C'est donc réel! je vais y passer.

SCÈNE V.

CATHERINE, C'EST-TROP-FAUX.

CATHERINE.

Ciel! C'est-Trop-Faux ! ici, en plein jour.

C'EST-TROP-FAUX:

Oui, Catherine ! c'est moi, j'ai peur... ton mari a un air tout chose... il ne sait rien, au moins ?

CATHERINE.

Absolument rien, mais va-t'en.

C'EST-TROP FAUX.

Il t'a peut-être battue ?

CATHERINE.

Non, mais va-t'en.

C'EST-TROP FAUX.

Ton mari ignore, n'est-ce pas ?

CATHERINE.

Il est plus ignorant que jamais.

C'EST-TROP FAUX.

Je t'ai écrit ce matin. Tu as reçu ma lettre ? je l'avais remise à Lareginelle.

CATHERINE.

La voilà, ta lettre. — A présent, je vais te fermer ton carrick... comme ça... mets ton chapeau sur ta tête, et prends un air : qui n'ait pas l'air... tu comprends ? Et puis n'écris pas... c'est une idée, je te remercie de ta visite, mais je voudrais te voir loin. Ecoute :

C'EST-TROP-FAUX.

Après ?.

CATHERINE.

Je ne t'ai jamais rien donné. Prends cette bague... ce sont mes cheveux...

C'EST-TROP FAUX, transporté.

Ah ! pour moi, c'est de l'or !..

CATHERINE.

Non. C'est argent doré.

C'EST-TROP-FAUX.

Merci.

CATHERINE.

Tu es content... Adieu ! (Il sort.)

## SCÈNE VI.

CATHERINE, seule.

La moindre des choses les contente.. pourvu qu'il sorte sans danger. (*On entend marcher lourdement.*) J'entends encore sa marche légère... il est parti !

## SCÈNE VII.

CATHERINE, POLTRONO, LA BISTE.

POLTRONO.

Avez-vous réfléchi, madame ? votre amant, me direz-vous son nom ?

CATHERINE.

Non !

POLTRONO.

C'est inoui.

LA BISTE.

Oui !.. (*A part.*) Tu as du caractère, Catherine.

POLTRONO.

Alors, vous allez boire ceci. (*Il tire de sa poche une bouteille et un tire-bouchon.*)

CATHERINE.

C'est du poison.

POLTRONO.

Un peu. (*Il débouche la bouteille.*)

CATHERINE.

Parlons raison. Savez-vous que vous êtes un gredin !.. Je vous respecte, parce que vous êtes mon mari... mais vous êtes un profond scélérat !.. je vous respecte... Vous m'avez épousée pour ma dot, parce que vous

étiez un panier-percé, un va-nu-pied!.. je vous respecte. Vous parlez toujours de votre famille. Votre grand-père était cocher de fiacre et votre grand-mère vendait du coco! Est-ce que c'est dans la charte d'empoisonner à la sourdine une pauvre femme!... Oh! c'est lâche! (*se tournant vers la Biste.*) Que dites-vous de ce megal-là, madame?

POLTRONO.

Ménages vos expressions.

CATHERINE, à la Biste.

Et vous, qui êtes-vous? Une commère qui sert de compère à mon scélérat d'homme! je vous gêne, vous voulez, vous débarrasser de moi. C'est peut-être vous qui avez préparé la dose! (*A Poltrono.*) Que dites-vous de cette *Lucrece Borgia*, monsieur?

POLTRONO.

Quel front!..

CATHERINE.

Nous vivons dans un siècle bien pervers. Le monde entier est dans cette chambre. (*Montrant Poltrono.*) Le monde bête et méchant, le voilà. (*Montrant la Biste.*) Le monde banquiste et charlatan, le voici! (*A la Biste.*) Si ça vous vex, madame, tant pis pour vous.

POLTRONO.

Boira-t-on aujourd'hui?

CATHERINE.

Allons, donnez-moi la bouteille... (*Rit*)



*avance la main.*) Non ! je ne pourrai jamais avaler cette drogue-là.

LA SÏSTE.

Pauvre femme !

CATHERINE.

Vous avez dit pauvre femme, assez haut pour que je l'entende. Je vais vous prendre par les sentimens. Vous saurez tout. Mon mari est un vieux coquin... Je le respecte. J'ai un amant, c'est vrai ; mais je suis honnête. Vous l'avez trouvé cette nuit dans ma chambre à coucher ; mais je suis honnête...

POLTRONO.

Une fois, deux fois ! boira-t-on ?..

CATHERINE.

Vous voyez qu'il me soupe la parole. C'est égal. Je lui dirai son fait. *(A Poltrono.)* Vous êtes un Jésuite !

POLTRONO, posant la bouteille de vin rouge.

Attends... Je vais chercher la force armée.

*(A part.)* Effrayons-la. *(Il sort.)*

LA SÏSTE, bas à Catherine.

Il faut convenir que vous êtes bien maladroite. Buvez !... quand vous aurez bu...

CATHERINE.

Je serai morte ..

LA SÏSTE, prenant la bouteille de vin blanc.

Alors, je vous expliquerai tout. Buvez !...

POLTRONO, en dehors.

Par le flanc gauche, gauche !.. halte ! front !

LA SÏSTE, au fond, à Poltrono.

Entrez seul. Elle boit !..

POLTRONO, entr'ouvrant la porte.  
Boit-elle ?..

LA BISTE, bas à Catherine.

Buvez donc! je réponds de tout,

CATHERINE.

Vous le voulez !.. J'ai confiance, et je me  
risque... (*Elle boit.*) Tiens... c'est pas mauvais  
votre poison... (*Elle boit encore.*)

LA BISTE, à part.

Je crois bien... du vin de Tours.

CATHERINE, buvant.

Il est vraiment bon votre poison... ma foi,  
tant pis. (*Elle boit encore.*) (*à Poltrono.*)  
Vous êtes content, monsieur? J'ai la tête  
lourde... je voudrais m'asseoir... je vois.. que  
je n'y vois plus...

LA BISTE, à part.

Ce n'est pas étonnant, elle a presque vidé  
la bouteille...

POLTRONO, bas.

Le narcotique fait son effet.

CATHERINE, dormant debout.

Conduisez-moi dans ma chambre.

LA BISTE, la prenant par la main.

Venez. (*Bas à Poltrono.*) Allez vous cou-  
cher, je me charge du reste. Comptez sur  
moi.

POLTRONO.

J'y compte. Bon soir.

LA BISTE.

Bon soir, (*Poltrono sort.*) Eh! vite, ne per-  
dons pas de temps. (*Appelant.*) Paillasse!  
mon ami !.. (*Un homme paraît.*) Un mois de

gratification, si tu fais ce que je vas te dire.

L'HOMME.

Ça y est!

**DEUXIÈME PARTIE.**

Une chambre à coucher. Au fond, un lit avec rideaux. Tables, chaises. Dans un coin, une corde et un balancier.

**SCÈNE PREMIÈRE.**

LA BISTE, CATHERINE, endormie, et portée par un homme. On distingue à son cou la dent de St.-François.

LA BISTE.

Posez-la sur le lit. Personne ne t'a vu?

L'HOMME.

La nuit est noire; on n'a pas allumé les réverbères sous prétexte qu'il fait clair de lune.

LA BISTE.

As-tu les habits d'homme que je t'ai demandés?

L'HOMME.

Les voici.

LA BISTE.

La carriole est prête? C'est bien. Vaten. Ne laisse monter personne excepté C'est-Trop-Faux. *(L'homme sort.)*

**SCÈNE II.**

LA BISTE, CATHERINE, endormie sur le lit.

LA BISTE.

Elle dort!... Je savais bien que mon petit vin blanc l'étourdirait. — C'est elle qu'il aime!.. Mon C'est trop faux, tu ne veux pas de moi, je me sacrifie! c'est un beau trait. *(Prenant la dent et la posant sur la table.)*

Ma mère avait bien dit que cette dent lui porterait bonheur. — On monte! c'est lui!  
*(Elle ferme les rideaux du lit.)*

## SCÈNE III.

LA BISTE, C'EST-TROP-FAUX, CATHERINE,  
 toujours endormie.

C'EST-TROP-FAUX, frappant à la porte.

Peut-on entrer ?..

LA BISTE.

Oui.

C'EST-TROP-FAUX, regardant autour de lui.

Vous êtes seule.

LA BISTE.

Absolument seule.

C'EST-TROP-FAUX.

Vous vous doutez du motif qui m'amène?  
 Je sais tout!.. Anne a tout entendu, tout vu  
 par le trou de la serrure. Ah! vous avez du  
 vin et un cachot, vous! Eh bien! moi, j'ai...  
*(Il tire sur un énorme jonc de dessous son car-  
 rick.)* ceci.

LA BISTE, effrayée.

Ah! vous me battrez?... battre une femme!

C'EST-TROP-FAUX.

C'est très-romantique. — Vous avez cinq  
 minutes. Dites-moi... où avez-vous fait enfer-  
 mer Catherine ?..

LA BISTE.

Vous ne m'aimez donc pas ?

C'EST-TROP-FAUX.

Je n'ai jamais pu vous souffrir.

LA BISTE.

Ah! bats-moi, plutôt que de me dire cela!

C'EST-TROP-FAUX.

Je vous abhore !...

LA BISTE.

Bats-moi.

C'EST-TROP-FAUX.

Je vous exécère.

LA BISTE.

Bats-moi. — Vous l'aimez, elle ?

C'EST-TROP-FAUX, avec exaltation.

J'en perds le boire et le manger.

LA BISTE.

Alors, j'ai bien fait de faire ce que j'ai fait.

Sais-tu ce que j'ai fait ?

C'EST-TROP-FAUX.

Au fait ! qu'avez-vous fait ? Répondez... Je vous répète que je sais tout. (*Montrant un mouchoir.*) Ce foulard de coton que j'ai trouvé chez Catherine, à qui est-il ? à vous. (*Prenant la dent.*) Cette dent que je trouve ici, à qui est-elle ? à elle.

LA BISTE.

Tout cela est vrai. Crois tout. Je mérite une correction et je serais enchantée de la recevoir de toi ! être battue par toi, c'est le bonheur idéal !...

C'EST-TROP-FAUX.

Madame, où est Catherine ? où l'avez-vous enfermée, ma bien-aimée, ma chatte, mon bijou ?..

LA BISTE.

Ta chatte, ton bijou !.. Ah ! bats-moi ! oui, je l'ai enfermée !

C'EST-TROP-FAUX, terrible.

Vous l'avouez?..

LA BISTE.

Oui! je l'ai emprisonnée!.. mais où?.. tu ne le sauras pas!

C'EST-TROP-FAUX.

Misérable!.. v'là!.. (*Il lui donne un soufflet.*)

LA BISTE, se tenant la joue.

Ah! C'est-Trop-Faux, c'est trop fort! Tu ne m'as pas manquée. Mais un soufflet de toi, c'est la félicité!

CATHERINE, s'éveillant, et ouvrant les rideaux.

Qui fait ce tapage?..

C'EST-TROP-FAUX.

Qu'entends-je!.. cette voix!..

CATHERINE, descendant du lit.

C'est-Trop-Faux!

C'EST-TROP-FAUX.

Catherine! Dieu!.. Tu étais ici!.. (*se tournant vers la Biste qui s'est assise en se tenant la joue.*) Et moi, qui l'ai...

LA BISTE, se trouvant mal.

Je voulais recevoir quelque chose de toi, mon C'est-Trop-Faux... je l'ai reçu... j'ai poussé ta main...

C'EST-TROP-FAUX.

Elle faiblit!.. vite, un flacon! de l'eau de mélisse!..

CATHERINE, cherchant.

Je n'en ai pas.

LA BISTE, d'une voix faible.

C'est inutile... ça va passer... j'ai trompé

le maire... au lieu de la faire conduire en prison, je l'ai fait porter dans ma chambre. Il y a là, habit, veste et culotte... une carriole est en bas, partez..., passez la frontière... Demain, le Poltrono vous cherchera... mais va-t'en voir s'ils viennent...

C'EST-TROP-FAUX.

Catherine! Biste!

LA BISTE.

Madame, permettez-moi de l'appeler encore une fois par son nom.. mon C'est-Trop-Faux! tu m'as frappé au cœur...

C'EST-TROP-FAUX.

Du tout c'est sur la...

LA BISTE.

Partez, à présent...

C'EST-TROP-FAUX.

Et rien pour la faire revenir... Elle a peut-être un flacon sur elle...

CATHERINE, la fouillant.

Non !.. (*trouvant une boîte dans la poche de Biste.*) Qu'est-ce que c'est que ça?...

C'EST TROP-FAUX, l'ouvrant.

— Du tabac!..

(C'est-Trop-Faux et Catherine éternuent.)

LA BISTE, d'une voix éteinte.

Dieu vous bénisse!

(L'orchestre joue l'air: *bon voyage, cher Dumolet*)

(*La toile Tombe.*)



## EPILOGUE.

*Le Rideau est baissé.*

PLUSIEURS VOIX DANS LA SALLE.

La Biste ! la Biste !.. qu'elle paraisse !

LA BISTE, par le trou du rideau.

Messieurs, je suis à vous...

D'AUTRES VOIX DANS LA SALLE.

Catherine ! Catherine !

CATHERINE, de même.

Dans l'instant, messieurs...

*(La toile se lève, la Biste et Catherine paraissent, et saluent. Mille bravos retentissent. Une couronne tombe sur le théâtre; la Biste va pour la ramasser.)*

CATHERINE, à la Biste.

Pardon, Madame... c'est pour moi...

LA BISTE, à Catherine.

Vous vous trompez, ma chère... c'est bien pour moi.

*(Une seconde couronne tombe, puis trois, quatre, cinq, six.)*

PLUSIEURS VOIX, appelant.

Poltrono ! Poltrono !..

POLTRONO, dans une loge des troisièmes.

Messieurs... pardon... n'étant pas de la fin de la pièce, je me suis deshabillé... *(se levant.)* Ces marques de votre bienveillance, ne sont pas les premières... faites-moi l'amitié d'attendre deux secondes, et je descends des troisièmes... *(Il descend.)*

LE PUBLIC, appelant.

C'est-Trop-Faux ! C'est-Trop-Faux !..

*(C'est-Trop-Faux paraît. Bravos et couronnes.)*



LE PUBLIC, appelant.

Mouchardini !.. Mouchardini !..

(Mouchardini paraît. Bravos et couronnes.)

LE PUBLIC, appelant.

Le Sergent-de-ville Gourдино-Tappe-Par-tout !..

(Le Sergent-de-ville paraît sans sa canne. Bravos et couronnes.)

LE PUBLIC, craint.

Le gourdin !.. Le gourdin !.. qu'il paraisse !..

(Le sergent-de-ville rentre avec sa canne. Bravos et couronnes.)

LE PUBLIC, craint.

Poltrono !.. Poltrono !.. Allons donc !..

POLTRONO, arrivant tout essouffé.

Ne vous impatientez pas, messieurs... me voilà...

(Bravos, trépignemens, etc.; les couronnes pleuvent de tous côtés... Poltrono fait signe qu'il veut parler.)

LE PUBLIC.

Chut !.. Silence !.. paix donc ! il va parler !..

POLTRONO.

Messieurs... L'émotion... m'émeut... au point que... je suis tout ému...

(Nouveaux bravos, nouvelles couronnes. Le régisseur entre suivi de trois garçons de théâtre qui déblayent la scène jonchée de couronnes.)

LE RÉGISSEUR, à un garçon.

Pierre !... fais avancer une voiture de déménagemens.

(La Toile Tombe.)

FIN.